

Vingt poèmes du Jardin colérique

Armel Guerne

Volume 18, numéro 2 (104), mars–avril 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guerne, A. (1976). Vingt poèmes du Jardin colérique. *Liberté*, 18(2), 3–22.

Vingt poèmes du Jardin colérique

Poète suisse d'origine bretonne, Armel Guerne a eu dans le monde francophone un grand rôle d'initiateur au Romantisme allemand en publiant les Romantiques allemands dans la Bibliothèque européenne et les Oeuvres complètes de Novalis dans la collection « Du monde entier ». Parmi ses oeuvres, mentionnons : Le Livre des quatre éléments, Le Temps des Signes, Testament de la perdition et Les Jours de l'apocalypse. Les poèmes que nous publions sont extraits du Jardin colérique à paraître chez Bertil Galland (Vevey) et Desclée de Brouwer (Paris).

LIBERTE

LES PORTES DE LA GLOIRE

Non pas celle du monde, évidemment, mais l'autre
Dont il n'est pas un seul d'entre nous qui ne porte
Quoi qu'il en dise, au fond de soi le souvenir
Indestructible et l'espérance ineffaçable.
Ce n'est pas ce qu'on nie ou ce qu'on prétend croire
Qui éloigne ce qui est là : l'évidence est
Une invisible fleur de la lumière ouverte
Et de la nuit soudain dure comme un rocher.
Elle est tout près, ses portes s'ouvrent, s'ouvrent, sont
Comme encore jamais sur les gonds du désastre
Et le jeu des serrures de la catastrophe.
C'est la fin qui commande à tout commencement.

(OUVERTURE MYSTIQUE)

Comment parler de la saison tendre et cuivrée
Qui a donné son fond silencieux
Près des pelouses d'émeraudes
Au vol fuyard de la mésange bleue ?
Quand ils sont là, c'est pour armer l'hiver
Ces chevaliers du vent,
Ces forgerons des fers de nuit,
Ces cloutiers des glaces du jour
Qui hantent le gris des nuages
Sans quitter les luisants labours :
EUX, LES CORBEAUX.

SIT VENIA VERBIS

Voici. Les eaux de tous les temps
Avaient été des eaux fécondes
Et les oiseaux du temps furent féconds.
Or, ils n'ont plus de chant que celui de l'absence
Et leur envol ne perce plus que des matins crevés,
Des vents éteints, des aubes basses qui retombent
Comme un cerne des jours avec l'indigne crépuscule
A l'horizon, tel un gisant monumental.
Même les eaux du ciel, lourdes d'impuretés,
Sont des eaux mortes à présent. Comme un métal.

(LES APOCALYPTIQUES)

DIPTYQUE

I.

LE DEVANT DE LA NUIT

Il y a dans le ciel orageux de ce soir
Des blondeurs sous le gris et des tonalités
Si tendres, tendrement, si tendrement rosées
Qu'on pense à d'impossibles cuivres transparents
D'une musique exquisément confidentielle.
Il y a dans le gris comme une mélodie
Ineffable du bleu, de teintes ardoisées
Qui tirent sur le vert ; — et le vent suspendu
Là-bas, à l'horizon, laisse le gris trop lourd
S'écraser sur le sol et le ronger de nuit.

DIPTYQUE**II.****...ET DEDANS**

La brume, on dit la brume. Et pourtant il n'y a
Que le mot mensonger et cette image fausse
Qui devancent la chose et nous brouillent les yeux.
Aucun brouillard n'est là, qui estompe le soir ;
Pas de mémoire lasse où traînent des lueurs.
Il n'y a rien qu'une buée, une touffeur,
Rien qu'un hoquet de la ténèbre, et seulement
Un bouillon de lumière éteinte. Aussi la terre,
Celui qui voit, la voit comme un miroir vivant
Hanté, toujours, du rayon de ses soleils morts.

LE TEMPOREL

O dragon gouverneur de buée et de boue,
Monarque sombre et tout-puissant
De la faiblesse qu'on te montre :
Prince de la torpeur et des rages crispées,
Salut ! Nous te faisons maîtres de nos instants
Dont nous voulons qu'ils te ressemblent.
Car ce que nous craignons, c'est l'instant qui bifurque
Et laisse aller soudain ce qui se continue
Pour se relever nu, sans costume ni masque,
Debout dans son originalité.

(LES APOCALYPTIQUES)

L'INOUBLIABLE

Ruisselante, inconnue, accumulée infiniment
Sous les arches au fond
Des puits obscurs de la mémoire :
Quelle est cette eau inoubliée,
Cette source de nuit, ce flux sans bord
Ce fleuve sombre de l'immensité
Inoubliable sur les sables de l'azur ?
Quelle est cette eau sans nom, ce remous du déluge
Cette rumeur qui monte en nous, énormément
Plus assurée en s'augmentant, et plus certaine
Que les nombres de l'âge et le chiffre des temps ?
Car l'oméga du monde est un saint chandelier
Avec sa triple flamme ; et s'il s'éteint,
On le verra soudain comme un trident mystique
Avec deux millénaires embrochés.

LE MAGISTRAL

Assieds-toi en silence entre ténèbres et ténèbre
Sombre voyant, toi le plus sourd de tous !
Serre sur toi les plis de ton manteau funèbre
Et ne déchire rien, couvre-toi ! couvre-toi !
Tu te promènes dans ta tête vide
Comme un battant de cloche dans l'airain
Qui sonnerait un glas énormément muet.
Où irais-tu, à travers la rumeur des gens ?
Regarde : ils ne savourent plus leur vie
Et leurs yeux fous vont voir les cieux vêtus de noir.
Leurs molles mains s'affaissent et leurs doigts
Touchent des temps couverts comme d'un sac de cendres.
Et maintenant tais-toi ! Que tu saches attendre.

L'ENVOLÉE

Plus vite que le temps d'un son, d'une lumière
D'une pensée, ou plus lente qu'un sentiment,
L'éternité. Pourtant on ne parle plus d'elle.
L'éternité d'un temps qui se lève toujours
De l'instant sur l'instant et ne tombe jamais,
Garde et regarde tout en se faisant éclore
Comme un germe, un pollen, un soleil, une aurore
Sur elle-même ouverte, ô la colombe de splendeur !
Et qui s'avance et monte à son nid de lumière
En ne laissant jamais rien derrière elle.

RÉALITÉ

Temps déchiré, espace ouvert, voici l'étoffe
De l'univers usée et qui montre la corde ;
L'apparence est flétrie autant que le regard
Où ne rebondit plus l'âme de la vision.
Car le mur du visible est devenu trop mince
Et sa digue est trop basse, à présent, pour tenir
Contre l'assaut de l'invisible et la ruée
Torrentielle tout à coup de l'infini
Qui se verse sur nous avec l'immensité
De sa hauteur, de sa largeur et de sa profondeur.

VISITATION

Le rubis d'un métal précieusement rouillé
Parmi les eaux de l'ombre et par le glissement
Lisse d'un temps sans nom, brusquement apparaît
Dans le jaillissement oblique d'un soleil
Magistral qui se couche. Où va-t-il à présent
Et pour qui cette flamme émise comme un cri,
Comme un appel ou la caresse un peu secrète
D'une voix extraordinaire ? Il est là, je le vois,
Mais d'autres vous diront peut-être que ce n'est
Qu'un vieux bout de ferraille au bord d'un peu de terre.

PALINGÉNÉSIE

Est-ce un bord de coquille, une fleur océane
Ou la lèvre boudeuse et sombrement ombrée
D'un pétale un peu trop épanoui qui rêve
Aux heures du délice où il couvrait encore
Le mystère sacré de la couronne d'or
Des étamines ? Nul ne sait ; mais à le voir
S'enfoncer dans le rouge de sa nacre noire,
C'est ce qu'on a perdu de toutes les magies
Qu'on savait autrefois qui revient lentement
Et reforme sa perle au fond de nos mémoires.

LA MOUSSE

Une mousse brillait, retenant la lumière
Comme un bijou sur le bois mort, comme un diamant
Conteste l'ombre et détruit ses entassements
Dans leurs plis et replis d'intentions inconnues.
Rien qu'une mousse avec un peu d'humidité,
Sans doute un reste de rosée au grand matin
Ou quelques gouttes d'une averse évaporée
Partout ailleurs, même sur l'herbe ou chez les fleurs ;
Et c'est comme un miracle au-dessus des couleurs
Qui flamboie et nous fixe et nous parle et se tait.

(LE CYCLE DES LUMIÈRES)

L'ÉCRITURE

Un lichen bleu de l'ère ancienne est resté pris
Dans un silex, du temps que la nature avait
Toute la place devant elle, avant le cri
Des animaux et le piétinement des hommes.
Il a troqué sa vie, échappée aux museaux
Voraces de l'aveuglement, contre ces traits
Purs de l'élan simple et direct de l'écriture
Sans recours à l'image ni à la parole,
Qui se fixe immuablement dans le silence
Où il se dit toujours, sans passer par le siècle
Et son langage en agonie ou déjà mort.

SOUS LE FIL DE SA LAME

Aiguisée entre les nuages, la lumière
Mouillée encore et sans éclat luit doucement
Comme un vernis fiévreux sur la face des feuilles.
Invisible sur son parcours, comme un couteau
Qui resterait dans son épais fourreau de feutre
Elle frappe pourtant : mais on ne l'aperçoit
Qu'après coup, au rebond, quand elle se retire
En laissant derrière elle, étalée et surprise,
Une flaque luisante où l'on croit deviner
Déjà comme un caillot, presque un gémissement
Muet et résigné, qui meurt à bout de sang.

(LE CYCLE DES LUMIÈRES)

VERMEIL

Le bel automne au grand chapeau de vent de pluie
Piqué de quelques fleurs qui posent le scandale
De leurs vives couleurs dans son ruban de cuir
Humide et fauve et d'une odeur ensorcelante :
Le bel automne, en ouvrant le rideau soudain
De sa magie, a découvert le paysage
Et l'éveil des lointains assoupis de l'été
Aux regards impatients de l'hiver trop lucide.
Il met sa tête au cœur de sa mélancolie
Où doucement s'éteint la braise somptueuse
Du feu de sa splendeur au bout de l'incendie.

L'ANGE

Sculpté de transparence au sein de la lumière
Celui que tant de gens prétendent ne pas voir
Est pourtant toujours là, inspiré du silence
Et respirant l'espace au-dessus des frontières
De notre ligne verte : un ange qui nous garde,
Un frère de nos pleurs, exactement de la couleur
Des larmes, comme lui, filles de l'invisible.
On connaît le démon comme une ombre dans l'ombre ;
On admet l'invisible dans l'opacité ;
Mais une goutte de clarté dans la lumière,
C'est l'invisible pur : celui de l'évidence.
Et telle est la présence à quoi l'oeil nous soustrait..

LE JARDIN COLÉRIQUE

Dans l'âpre et ténébreux jardin de la colère
De la chair et du sang, sur les noirs méridiens
De cette anatomie arrachée à l'esprit
Et dérobée à l'âme, où elle se baignait,
Par laquelle et pour qui elle aspirait la vie
Avant de s'étouffer telle qu'on la connaît :
Que fait le promeneur ? Que peut le jardinier ?
La lettre morte, il ne nous reste que le cri,
Un hurlement de l'être, une onomatopée
Et l'appel esquissé d'un geste sans espoir.
Les hommes des cavernes, comparés à nous
Avaient l'esprit de grâce et de conversation.

MAINTENANT ET À L'HEURE

D'une réalité de plus en plus fictive
Et qui ne parle plus par le charme ou l'horreur
Sous le manteau de grises neiges bavardées,
Mais dans la peur uniquement d'une prochaine
Inavouable absence impossible à saisir
Ou même à deviner, — que ferons-nous à l'heure
Où nous aurons à nourrir notre mort du pain
De notre expérience ? Ce trop long crépuscule
Que nul perce-lumière et aucun casse-nuit
N'a pu réduire, avec le vent de l'abstraction
Comme unique tourmente, est hors de son destin.
Et notre soir lui appartient. Et la nuit vient.

LE GRAND SAVOIR

Par la main droite et la main gauche, doigt levé,
Il enseigne et le bleu de son oeil est fermé ;
Mais sa vision comme un métal incandescent
Coule dans le creuset des nuits de la parole
Et le fait éclater. Qu'a-t-il dit ? Que dit-il ?
Ceux qui écoutent sont brûlés, ceux qui regardent
Aveuglés se détournent et crient.
Il ne reste personne assez fort à ce feu
Pour résister et croire à ce qui vient, ce qui
Est là. Car elle vient et elle est là, LA FIN.

ARMEL GUERNE